



Permaculture, le modèle écologique qui réinvente la culture

Le projet « Common Dreams
Panarea : Flotation School »
par Least en 2023.

© Flore Pratalini.

**Du Palais de Tokyo, à Paris, à Least, à Genève,
des structures culturelles en Europe s'inspirent
de la permaculture – modèle agricole qui travaille
avec et non contre les écosystèmes – pour
se renouveler. Témoignages.**

PAR ZINEB SOULAIMANI

La crise écologique – et avec elle les crises sociale et économique – pousse les institutions culturelles, elles aussi, à réfléchir à leur durabilité. Le secteur vit sa désillusion : manque de solidarité, conditions de travail abusives, financements à court terme, compréhension superficielle de la diversité et des préoccupations intersectionnelles, structures hiérarchiques rigides... Un fonctionnement qui reflète tristement l'économie néolibérale, où d'autres alternatives semblent difficiles à faire émerger et surtout à accompagner. Revoir les orientations des institutions culturelles afin de présenter une vision durable suppose de remettre en question les pratiques existantes, freiner la surproduction et repenser les modalités pour faire relation. Imaginer des écologies de travail et de pratique – non plus uniquement comme sujets mais aussi comme méthodes – est la nouvelle piste à explorer. Communément admise comme technique agricole alternative, la permaculture est aussi une philosophie. Contraction de « culture » et de « permanence », elle est inventée dans les années 1970 par les scientifiques David Holmgren et Bill Mollison, au moment de l'industrialisation intensive des terres. Aujourd'hui, le terme dépasse son acception originelle et se propose comme une solution plus globale : travailler avec, plutôt que contre, les écosystèmes →



Le projet « Vive le Rhône »
par Least en 2023.

© Vinny Jones.



« Nous voulions réinventer
l'institution. Faire de cet endroit
un lieu de compostage fertile. »

BÉATRICE JOSSE, CURATRICE.

© Arno Paul.

dont l'humain fait partie et dont il dépend. La permaculture suggère de penser à long terme, en mettant au premier plan l'observation prolongée et réfléchie plutôt que le travail extractif et irréfléchi, en regardant et en apprenant du vivant. L'éthique centrée sur le *care* a été définie dès l'origine par David Holmgren comme le soin du vivant et du milieu de vie, le soin à l'humain (soi-même, les proches et les générations futures) et le partage équitable. Considérée comme une boîte à outils conceptuelle et éthique au service du vivant, la permaculture devient un levier de dépassement du capitalisme et de ses préceptes. Au-delà du champ agricole, on observe sa mise en pratique dans les milieux culturels, accompagnant les acteurs et opérateurs vers une transition profonde. Ainsi, une nouvelle génération de structures culturelles permacoles voit le jour.

Ouvrir la voie

Béatrice Josse fut parmi les premières curatrices, en France, à inscrire son geste dans le mouvement de l'écologie curatoriale. Après avoir fait grandir le Frac Lorraine, elle qualifia son projet à la direction du Magasin de Grenoble de « permaculturel » et d'écoféministe : « *Nous voulions réinventer l'institution, témoigne-t-elle. Faire de cet endroit un lieu de compostage fertile.* ». Au programme : associer des artistes sur le long terme, réancrer le lieu en s'appuyant sur des ressources locales, proposer une gouvernance partagée, refonder l'École du Magasin pour former des curateurs et curatrices écoresponsables... Mais Béatrice Josse a très vite reçu de la part des tutelles l'injonction de réviser son projet.

Ailleurs en Europe, on retrouve des préoccupations communes. Commissaire d'exposition et théoricienne basée à Athènes, [iliana Fokianaki](#) prendra la direction de la Kunsthalle de Berne au printemps 2024 avec un projet résolument permacole : « *Ma vision, inspirée de la permaculture, propose un programme pluriannuel sous l'égide d'une trajectoire symbiotique* »



Le festival pluridisciplinaire
far^o à Nyon en 2023.

© Arya Dil, far^o Nyon 2023.



« *Ma vision, inspirée de la permaculture, propose un programme pluriannuel sous l'égide d'une trajectoire symbiotique et holistique, fondée sur une représentation transdisciplinaire, féministe, transgénérationnelle et intersectionnelle.* »

ILIANA FOKIANAKI, PROCHAINE DIRECTRICE DE LA KUNSTHALLE DE BERNE.

Photo : Panos Davios, 2023.

et holistique, fondée sur une représentation transdisciplinaire, féministe, transgénérationnelle et intersectionnelle », explique-t-elle. À Nyon, en Suisse, le far°, festival pluridisciplinaire, existe depuis 40 ans. Son équipe a publié à l'automne 2023 un manifeste intitulé « un essai perma-curatorial et artistique du far° à Nyon pour rendre les arts vivants "plus vivants" encore ». Arrivée il y a deux ans, la nouvelle directrice Anne-Christine Liske, accompagnée de la docteure en permaculture Leila Chakroun, du chorégraphe et pédagogue Gregory Stauffer et de l'expert en transformation organisationnelle Clément Demaurex, a tenté de transposer les principes de la permaculture aux dynamiques de travail en interne, de manière concrète et symbolique. Avec cette intuition : « *Si une équipe est "durable" et pleine de ressources, cela peut-il se transmettre dans la vie d'une institution culturelle ou d'un festival ?* »

Organisme centré sur le bien-vivre

À Cologne, la Temporary Gallery semble avoir une longueur d'avance. L'automne 2023 a été marqué par le lancement d'un cycle de rencontres au thème clair et annonciateur : « Vers des institutions permacoles ». Dans ce programme, l'accent est mis sur le rôle que les institutions artistiques peuvent jouer dans les processus de transformation urgents vers des sociétés écologiquement justes et décoloniales, en posant les premiers pas d'un changement structurel. Deux chapitres ont déjà eu lieu : décroissance et enracinement, pendant lesquels intervenants, artistes et opérateurs culturels se partageaient la mise en commun de pratiques, expériences et savoirs. Sala en espagnol signifie « pièce où la vie a lieu » : c'est le nom qu'Alba Colomo et Lucy Lopez ont donné au lieu qu'elles ont créé en 2019 à Nottingham, en Angleterre. Avec la Sala, l'idée est de créer un espace où la vie serait cultivée et encouragée, pour passer du temps ensemble, discuter, cuisiner, qui ne se concentrerait pas uniquement sur les aspects discursifs ou représentatifs de l'art, mais aussi sur la manière de mettre en pratique les valeurs et les théories qu'il défend. Dans un article publié sur le site on-curating,



L'exposition « Every Courageous Life Is a Song to the Future » d'Ines Doujak à la Temporary Gallery à Cologne en 2023.

© Instagram / Temporary Gallery.



Ci-dessus : Cartographie de Marie Bouts, réalisée lors du premier séminaire « Faire Monde » en janvier 2024.

© Marie Bouts.

La Sala à Nottingham.

© Instagram / La Sala.



Alba Colomo et Lucy Lopez précisent que les principes éthiques de la permaculture leur servent de base à la réflexion : « Ces préoccupations se retrouvent dans tous les aspects de notre travail, qu'il s'agisse de la transparence des budgets et des systèmes de rémunération équitable, la programmation saisonnière, l'entretien des sols ou la mise en place d'une organisation sûre, accessible et solidaire ». L'ambition est de bâtir une organisation – un organisme – centré sur le vivre et le bien-vivre.

L'expérimental et le temps long

Nommé en 2022 président du Palais de Tokyo à Paris, Guillaume Désanges porte un projet à forte dimension écologique et emprunte beaucoup à la permaculture. Très vite, il a souhaité partager son « petit traité de la permaculture institutionnelle ». Pour lui, « la permaculture n'est pas seulement une pratique pour soi mais des idées qu'on met en débat, qu'on diffuse ». L'approche est globale : observer avant d'agir, programmer au service d'une nécessité, produire mieux, communiquer sobrement, travailler en écosystème collaboratif avec d'autres institutions, utiliser les espaces de manière raisonnée – en laisser certains en friche, proposer des parcours de visite décalés ou réduire les horaires d'ouverture (12h-22h au lieu de midi-minuit) pour ne pas gaspiller chauffage et climatisation, etc. Avec son projet permacole, le Palais de Tokyo affirme sa dimension expérimentale, mais pour Guillaume Désanges, il s'agit de rester modeste : « Il faut prendre le temps et ne pas forcer les choses. Tout est réversible dans ce que l'on fait ». À la Sala, avec le processus de fermentation comme méthodologie, l'équipe explore le temps long et réfléchit, précisent ses fondatrices, « aux soins et aux conditions nécessaires à la croissance d'une institution artistique qui soit générative, sensible à la localité et réactive aux conditions d'épuisement, à la fois planétaire et personnel ».

Du côté des Alpes suisses, un autre projet s'inscrit dans le temps long. Après avoir dirigé le far° pendant une dizaine d'années, Véronique Ferrero Delacoste a eu besoin de sortir de l'institution pour inventer, à plusieurs, un modèle proche de sa vision collaborative. « Il faut imaginer le contenant le plus approprié au contenu qu'on veut développer et défendre », affirme-t-elle. À Genève, Least se veut un laboratoire qui expérimente de nouveaux formats dans la durée. La focale est déplacée du résultat au processus, avec l'idée de ne pas ajouter un nouveau lieu mais de « faire avec », dans des dynamiques de collaboration et de complémentarité. Constatant la détérioration des conditions de travail



« Il faut prendre le temps et ne pas forcer les choses. Tout est réversible dans ce que l'on fait. »

GUILLAUME DÉSANGES, PRÉSIDENT DU PALAIS DE TOKYO À PARIS.

Photo : Antoine Aphasbero.



Rot Garden de **Sara Manente**,
Deborah Robbiano
et **Sébastien Tripod** lors
du festival pluridisciplinaire
far° à Nyon en 2023.

© Arya Dil, far° Nyon 2023.



« *Il faut imaginer
le contenant le plus
approprié au contenu
qu'on veut développer
et défendre.* »

VÉRONIQUE FERRERO DELACOSTE,
DIRECTRICE DE LEAST.

© Arya Dil.



des artistes, soumises à la contrainte libérale du « produire plus, produire vite », Véronique Ferrero Delacoste défend l'idée que le lieu de la création doit rester un lieu de vie où les choses s'explorent et s'inventent.

L'art comme relation

La chorégraphe Mylène Benoit aurait aimé aussi renégocier le cahier des charges imposé aux compagnies de danse conventionnées, à savoir l'obligation d'assurer 70 représentations sur trois ans. Depuis janvier 2023, son projet « Faire monde » cherche à réaffirmer un ancrage local : « *L'art est une relation. Ce qui désormais doit être observé, c'est la fréquence des relations entre un artiste et des habitants sur un territoire. Il ne faut plus considérer la modalité de la représentation comme l'unique projet à évaluer en termes quantitatifs* ». Cette relation plus horizontale permettrait, selon elle, de désacraliser la relation à l'artiste et de sortir de la logique de consommation de l'art comme produit « fini ». Un virage qui, elle l'espère, sera soutenu et accompagné. Le nouveau projet de Mylène Benoit pourrait compter sur le soutien de l'Office national de la diffusion artistique (Onda). Cette association, principalement financée par le ministère de la Culture, favorise la collaboration en réseau entre les structures, pour une meilleure diffusion des esthétiques contemporaines dans le spectacle vivant. Pour sa nouvelle directrice, Marie-Pia Bureau, il est nécessaire de repenser les aides allouées pour accompagner les lieux dans leurs besoins de transition, tant écologique que sociétale et économique. « *Il faut élargir la définition de ce qu'on nomme diffusion des spectacles*, soutient-elle. *La diffusion doit être aussi tout ce qui n'est pas le temps en boîte noire, tout ce qui crée de la relation entre un artiste et des habitants.* » Ainsi dans les critères d'appréciation, « l'innovation sociale » est désormais prise en compte. Une aide à la « résidence de diffusion » permet d'évaluer la relation que l'artiste installe avec un territoire. « *Nous ne sommes plus dans une notion de projet mais de trajet* », expose Marie-Pia Bureau, qui a conscience que les économies structurelles actuelles ne permettent pas de mener ce type de projets coûteux, « *parce qu'il n'y a pas de recettes* ». Cette conscience écoresponsable, Marie-Pia Bureau l'a forgée en tant que directrice de la scène nationale de Chambéry, où elle avait imaginé, avec la complicité de l'artiste Mohamed El Khatib, un centre d'art permanent dans un EPHAD.



« *L'art est une relation. Ce qui désormais doit être observé, c'est la fréquence des relations entre un artiste et des habitants sur un territoire.* »

MYLÈNE BENOIT, CHORÉGRAPHE.

© Lucie Pastureau.



Ci-dessus : **Sammy Stein**, *La Conférence du Palais*. Œuvre créée à l'occasion de l'exposition « Le Grand Désengagement » au Palais de Tokyo en 2022.

DR.

Carla Adra, *La Famille du bureau des pleurs*, 2022. Œuvre créée à l'occasion de l'exposition « Le Grand Désengagement » au Palais de Tokyo en 2022.

Photo : Aurélien Mole.

L'humain, une ressource épuisable

Suite à un *burn out*, Béatrice Josse a dû abandonner la direction du Magasin à Grenoble sans pouvoir mener à bien son projet utopique. L'épuisement professionnel touche souvent les personnes sur-engagées, sur-investies. Souvent des femmes. Épuisée par les injonctions contradictoires des cahiers des charges, Mylène Benoit a aussi vécu un *burn out* avant de décider de transformer son projet de compagnie. Avant de quitter l'écosystème culturel en 2021 (lire l'enquête « Quitter l'art » du 19 novembre 2021, *ndlr*), annonçant une reconversion professionnelle dans la pratique agricole et paysagère en Corrèze, Marie-Anne Lanavère a dirigé les centres d'art de Noisy-le-Sec et de Vassivière. Elle aussi a essayé d'assouplir l'institution pour y introduire un fonctionnement permacole : « J'ai proposé des principes d'horizontalité de management mais j'ai été confrontée à des difficultés qui relèvent plutôt du cadre imposé du salariat », raconte-t-elle. L'institution peut-elle être un terreau fertile pour initier une transformation permacole ? Pour Marie-Anne Lanavère, la réponse est non : « Si on a vraiment envie de changer, il faut renoncer à des choses. En économie, on ne peut pas avoir la croissance et une politique écologique. C'est la même chose pour l'institution : c'est incompatible avec la permaculture ».

Pour Alba Colomo et Lucy Lopez, si l'institution résiste à se réinventer pour faire face à l'urgence climatique ou aux injustices sociales et économiques, c'est parce que « sa fondation en tant qu'infrastructure coloniale et patriarcale de l'État est difficile à démanteler ». Ce n'est d'ailleurs pas anodin que l'un des premiers gestes de Guillaume Désanges au Palais de Tokyo a été « Le Grand Désengagement » : soit une série d'expositions et d'événements organisés afin de comprendre l'histoire du lieu, dès son inauguration en 1937 pour l'Exposition internationale, puis depuis 2002 comme centre d'art. Le directeur autodidacte affirme « le besoin d'orienter aujourd'hui l'institution vers de nouveaux récits », croyant en leur vertu transformatrice.

« En économie, on ne peut pas avoir la croissance et une politique écologique. C'est la même chose pour l'institution : c'est incompatible avec la permaculture. »

MARIE-ANNE LANAVÈRE,
ANCIENNE DIRECTRICE DES CENTRES D'ART
DE NOISY-LE-SEC ET DE VASSIVIÈRE.